PAUL CONTE

Dal balcone che guarda in giardino…

Préface en guise d'avertissement…

« *Volés de-ci delà et recollés ensemble…* »*, oui, c'est tout à fait cela : j'ai pris de mes textes – ceux dont certainement je suis le moins insatisfait, à défaut d'en être fier –, je les ai collés à la suite en essayant de leur trouver un air de famille, si ce n'est un lien de parenté souvent plus supposé que réel, j'ai ensuite décidé d'assembler le tout, de le nommer d'un titre qui me tient hautement à cœur : *Dal balcone che guarda in giardino*, c'est du Da Ponte**, pour Mozart. Ainsi auto-parrainé, triplement et avantageusement, je me sens bien et courageux pour affronter la lecture d'autres yeux.

Paul Conte
Été 2021

N.B : notez bien encore ceci – par lequel j'aurais dû évidemment commencer – que ces textes, les plus nombreux, ont accompagné des expositions de mes tableaux ; qu'un m'a aidé à suivre le cours hésitant d'une conférence ; que d'autres enfin ont constitué le thème de réflexions, d'interventions souhaitées pédagogiques.

* C'est ce que Beethoven écrivait en en-tête du manuscrit du 14e Quatuor qu'il envoyait à l'éditeur Schott, à Mayence, en 1826.
** Lorenzo Da Ponte. *Le Nozze di Figaro* Acte II. sc. XI

" Dal balcone che guarda in giardino…"*

- Vous souvenez-vous ? C'est un joli point de vue : ni trop haut, ni trop bas, idéal pour la vision cavalière et qui permet d'estimer nettement la perspective tout autant que le premier plan. Parfaitement calculé, précis et naturel, avec intelligence et raison. De là, on peut tout voir… c'est un avantage, un privilège qui ne doit pas laisser indifférent, bien au contraire... Imaginez que nous ayons de nouveau, par bonheur, ces fameuses précieuses places, comme nous sentirons encore bien le rideau se lever et comment nous accorderons l'imaginaire à la représentation de la réalité : des anges, des combats… des combats d'anges, peut-être même ?.. Et des noces… Oh là là !… Et, rappelez-vous comme l'endroit était confortable, un véritable poste d'observation, le luxe en plus : il offre l'agrément de pouvoir vibrer ardemment, d'un esprit attentif et serein… Les actions brutales que nous y contemplerons délicieusement nous seront, de toutes manières, familières et, meglio ancora, inoffensives, protégés que nous serons, non seulement par les solides balustres, mais aussi par la situation élevée…

2017
Extrait de : *La visite à l'atelier et autres destinations*
2009/2017…

* Lorenzo Da Ponte
Le Nozze di Figaro
Acte II. Sc. XI

La visite à l'atelier
et
autres destinations

- Allons rejoindre le cortège… et pourquoi pas celui qui se rend à l'atelier ? Là-bas, sûrement, nous y verrons des anges et des scènes de combat… et, avec un peu de chance, nous aurons les mêmes places que la dernière fois… Vous souvenez-vous ? Dal balcone che guarda in giardino… c'était un joli point de vue : ni trop haut, ni trop bas, idéal pour la vision cavalière et qui permettait d'estimer nettement la perspective tout autant que le premier plan. Parfaitement calculé, précis et naturel, avec l'indolence élégante des inutilités essentielles. De là, on pouvait tout voir… c'est un avantage qui ne doit pas laisser indifférent, sous peine de grossièreté et d'inculture. Imaginez, si, par bonheur, nous avons encore ces fameuses places, comme nous sentirons bien le rideau se lever et combien nous accorderons à l'imagination la représentation de la réalité : des anges, des combats… des combats d'anges, peut-être ?.. Oh là là !… Et, rappelez-vous encore le confort de l'endroit, un véritable poste d'observation, le luxe en plus : il offre l'agrément de pouvoir vibrer sereinement et d'une manière attentive… Les actions brutales que nous y contemplions nous étaient, de toutes manières, familières et inoffensives, protégés que nous étions, non seulement par les solides balustres, mais encore par la situation élevée…

Extrait de : *La visite à l'atelier et autres destinations*
Août 2009

Cortèges et porteurs d’offrandes

Dans l’imaginaire occidental, le cortège est un moyen de narration, comme l’est la phrase écrite dont il possède la forme allongée, étirable, sécable et les éléments amovibles.

Plus, il s’assimile tellement à l’écriture qu’il peut, sans dommage, se soustraire à l’obligation de précision du lieu, du temps, et même du sujet.

Quant à la ponctuation, ce sont les porteurs d’offrandes qui s’en chargent …

2001

Diverse maniere d’adornare

Quoi qu’il en soit, dans un premier temps, l’image représentée – quelque soit l’importance du format que l’artiste décide de lui donner – est inévitablement la partie privilégiée d’un ensemble plus vaste ; un fragment adapté aux limites naturelles du champ visuel, une portion comparable, en ce point, au paysage que l’œil humain n’a pas l’aptitude de découvrir dans son entier en un même instant.

A l’intérieur de ce territoire physiquement délimité et de manière arbitraire, l’artiste peut réduire encore sa vision, c’est-à-dire agrandir telle partie, pour des raisons maintenant plus intuitives que physiologiques, débarrassées des impératives contraintes de l’organe naturel.

Cette liberté d’isoler un élément, de le favoriser jusqu’à le doter d’une destinée individuelle, est toutefois assortie d’une exigence impérieuse : le morceau doit posséder suffisamment de caractères communs à l’ensemble dont il est issu pour permettre au spectateur une lecture cohérente du sujet ainsi privilégié et ainsi décrit. Plus encore, il lui faut, par ses qualités évocatrices, provoquer le tissage délicat et immédiat des liens reliant ledit spectateur attentif au discours développé et imposé par l’artiste.

Eh bien ! une telle contrainte n’interdit nullement la surprise et l’étonnement ; au contraire, elle les provoque en obligeant l’artiste à choisir un point d’observation inédit, c’est-à-dire peu conforme à la convention. Enfin, d’ici où nous sommes parvenus, apparaît un dernier avantage : cette discipline détourne salutairement l’artiste des tentations de la photographie de détail et des collectes de tessons, précieuses à l’archéologue.

2008

Étude des Anges et des Archanges

I

Dès leur naissance - événement inexpliqué et toujours discret - on doit pouvoir observer, de part et d'autre de l'axe spinal, une excroissance osseuse située à la hauteur des omoplates.

II

La taille réelle des anges est difficile à déterminer du fait de la rareté de l'observation et, partant, du défaut d'études statistiques.

III

On connaît avec certitude la division de leur société en trois hiérarchies, elles-mêmes subdivisées en trois chœurs. Ainsi, la première hiérarchie comprend les Séraphins, les Chérubins et les Trônes ; les Dominations, les Vertus et les Puissances forment la deuxième et enfin la troisième avec les Principautés, les Archanges et les Anges. Une fonction particulière est assignée à chaque membre de ces groupes et il est possible à un individu de cumuler deux natures, c'est-à-dire qu'un Archange peut être aussi un Séraphin, un Trône une Vertu, une Domination une Principauté… et ainsi de suite. Ce qui rend très difficile d'établir un organigramme précis.

IV

De toute évidence, le sexe des anges est incertain. De deux choses l'une : ou bien est-ce parce qu'ils volent trop vite et que cette vélocité rend impossible toute certitude, ou bien est-ce parce qu'une fois au sol, ils aiment s'envelopper d'amples vêtements par pudeur ou, peut-être, par souci esthétique.

V

S’ajoutant aux délicats problèmes de l’articulation des ailes et des bras, de la non-rigidité des vertèbres et de la pneumaticité des os, la forme, le nombre et la couleur des plumes de leurs ailes sont variables, voire totalement différents selon les auteurs.

VI

La manière dont s’habillent les rares sujets observés semble commune à l’espèce : goût pour le vêtement simple, plus proche de la chlamyde et du pallium que du veston croisé (à noter l’absence quasi-systématique de culotte ou de caleçon attestée à maintes reprises car il est souvent possible de constater leur nudité postérieure, ce qui, pour autant, ne renseigne pas, compte tenu de l’éloignement, sur la nature exacte de leur sexe, *voir supra, IV*), tendance à porter ample et mou, ce qui, selon l’avis de nombreux scientifiques, est contestable eu égard aux lois de l’aérostatique élémentaire ; enfin, et dans tous les cas, rejet de la combinaison de cuir et du casque souple, apanages bien connus cependant des aéronautes.

1993

Capture des anges et autres passe-temps …

…Tout commence, tout devra commencer par amortir la chute de l'ange, de manière suffisamment efficace à éviter toutes lésions ou fractures des membres, toutes luxations des ailes, tous déchirements des plumes …
Ensuite, l'intégrité physique préservée, il faudra veiller très attentivement aux conséquences psychologiques de la dégringolade. En effet, le sentiment de la chute étant, d'une manière générale, mal vécu par toutes les créatures aériennes (aviateurs y compris), il prend chez l'ange des proportions d'autant plus inquiétantes qu'il provoque, semble-t-il, des réactions de caractère ataviques. Elles se manifestent par trois phases distinctes : tout d'abord, une période de prostration plus ou moins longue selon les auteurs, suivie d'un épisode de révolte brutale au cours de laquelle les invectives ordurières (des noms d'oiseaux, dit-on) et les gestes déplacés et violents (le combat avec l'ange…) n'ont pas la moindre part ; puis enfin par une disparition subite, sorte de désagrégation intégrale dont le processus demeure, aujourd'hui encore, obscur (cf. : "*L'ascension des saints ou Le deuil extasié*" 2003 et "*Utilité des anges et des archanges*" 1993).

2011

L’ascension des saints

ou

Le deuil extasié

Cela doit certainement se décider en haut lieu…
Une fois tout bien pesé, l’affaire entendue, l’ordre est donné, l’opération est lancée.
Tout va alors vite et impeccablement : c’est une technique éprouvée et parfaitement au point dont on ne semble pas connaître d’échec. Son succès tient pour une grande part à la rapidité d’exécution, c’est-à-dire à l’effet de surprise. Cependant, un parfait entendement des phénomènes d’aérobie et des lois de la physique des explosions doit y être aussi pour quelque chose. En effet, si on ne peut déceler là rien de l’intelligence naturelle de l’oiseau ou de la réflexion du battement d’ailes, on pensera plutôt à l’action d’un commando spécialisé dans le coup de main, le rapt, l’exécution sommaire, à quelque chose qui est indubitablement comme militaire.
La poussée verticale s’appuie sur le sol horizontal, solide et dur, humain par nature. Il faut, pour le quitter, rassembler étroitement des forces inimaginables, en maîtriser l’action en un endroit et un temps précis. L’ascensionniste (faut-il le préciser ?) n’a rien de l’hydroglisseur, mais tout de la fusée. À ce moment, c’est une apothéose violente, explosive, ardente…
Il planera plus tard, pense-t-on, et plus haut, dans un espace totalement invisible d’ici, une fois accueilli par des personnages emblématiques, assignés à l’escorte et préparés à la mission de réception.
Les rares documents visuels que nous possédons (ils proviennent presque exclusivement des peintres, comme un fait exprès) montrent l’hébétude puis la stupeur – qui est le second degré de l’hébétude, à moins que ce ne soit le contraire – des témoins (parmi lesquels il y a peut-être des complices…), et déjà hors sol, l’effarement, puis, plus tard, la béatitude supposée du spationaute.
Après l’explosion du décollage proprement dit, la montée semble d’une manière plus régulière, moins brutale – n’est-ce qu’une

impression due à l'éloignement progressif ? – et cependant inexorable : un point et c'est tout… Puis, plus rien. Comprenez-vous bien, plus rien !
Plus rien au sol aussi, si ce n'est, à l'endroit de l'enlèvement, un bref et léger tourbillon aérien, coloré, une poussière d'or et d'argent si fine que ses particules ne se déposeront jamais à terre, au grand dam des spectateurs témoins (complices ?), les privant ainsi de toutes espèces de preuves et de reliques.
Reste, seule, la disparition phénoménale et peut alors commencer, pour les rescapés, le deuil extasié.

2017

L’endroit de la disparition

Le Lieu du miracle

Je vois ces choses comme dans un miroir…
Saint Paul
1ère épître aux Corinthiens

Et maintenant, cela doit se fêter ici, en bas, ici bas.
J’ai déjà précisé, quelque part me semble-t-il, que le décor est totalement insignifiant dans ce genre d’événement, que la première fois jamais le divin n’arrive où on l’attend et que nul ne peut raisonnablement prédire la forme avec laquelle il se manifestera : le Lieu et, bien évidemment, les modalités de l’intervention, tout est tenu secret jusqu’au jour J ! Tout cela, bien présent à l’esprit des personnages, peut expliquer le climat de mystère - au sens rituel du mot – dans lequel semblent parfois baigner les scènes que nous allons décrire.
Une fois accompli, il y a longtemps, l’évènement sera commémoré comme il se doit en grande cérémonie, à la mesure de son invraisemblable survenue, c’est-à-dire avec la pompe et le faste, les bruits, la foule, la musique et les couleurs que méritent le silence et le vide. C’est inévitable.
- *Si on y tient ? Pensez donc ! Dame oui ! Puisqu’on vous le dit, c’était ici, à cet endroit… Vous voyez bien, il ne reste plus rien, c’est bien la preuve qu’il s’est passé quelque chose… Non ?*

C’est ici, exactement, que ce Lieu déserté - naturellement déserté comme beaucoup d’autres lieux (ils sont si nombreux sur terre…), mais qui, celui-ci mérite hautement une majuscule – est, ce jour-dit, devenu étonnamment combustible et rendu depuis à sa banalité ordinaire ; c’est donc ici que la mémoire a donné rendez-vous, impose le retour.
L'appropriation par le piétinement fervent va rendre au Lieu pour un temps, la simple gravité qu’il eut jadis, un certain jour, le fameux jour. Ce jour où, comme nous l’avons relaté ailleurs, il devint, en un instant bref et brutal, le théâtre de l’indicible, le surnaturel ayant décidé de s’y donner en spectacle afin de raviver par sa fulgurance l’effroi et la piété des fidèles et, peut-être aussi, de convaincre des passants. Les compagnons, ceux-ci qui, au tout premier commencement se réunissaient ici, en très petit comité, poignée d’initiés enfiévrés et jaloux d‘un deuil extasié, douloureux et timides, seront

les précurseurs honorés d'un grand attroupement comme celui que nous allons surprendre. Enfin, plus tard, beaucoup plus tard, sans doute élèvera-t-on ici des basiliques, comme pour insister. Pour aujourd'hui donc, ici et pas ailleurs, à la date attendue – un anniversaire approximatif, fixé généralement par ouï-dire, ragots, potins, ou encore par la tradition qui est le bouche à oreille des siècles – on a pris l'habitude de s'assembler. Mais pour cela, encore faut-il partir, aller et arriver processionnellement.

Un peu de patience et bientôt la réunion des marcheurs modestes et solitaires formera un début de foule, un cortège, attiré vers le Lieu, ainsi qu'il se voit dans les belles crèches instructives. Puis, peu à peu, il sera rejoint par d'autres cortèges plus homogènes ceux-là, plus habitués, semble-t-il, à la progression linéaire, à la précision horaire et à la synchronisation, ce qui fait que leur structure même paraît obéir aux règles que prescrit une représentation honnête. Ce seront des délégations entrainées à la manœuvre.

Profitons d'être arrivés jusqu'ici pour souffler un peu et asseyons-nous un instant sur ce morceau de frise de marbre encore très beau… Et prenons le temps de regarder le spectacle, comme nous regardons, par exemple, un tableau.

Donc je résume : aller dans le même sens, semble-t-il vers la même destination peut faire penser, une fois les distances relativement réduites entre les individus et les groupes, à l'amorce, à l'ébauche d'un cortège. Cependant, ce n'est encore qu'un cortège improvisé, qui s'ignore, irréfléchi et qui n'accèdera à sa véritable qualité qu'avec l'imagination vigilante du spectateur. À l'opposé (impossible de les confondre), à l'opposé il y a le cortège officiel, mandaté, constitué avec préméditation : il peut s'enorgueillir d'imiter la pratique militaire de la marche en *ordre serré,* c'est-à-dire l'alignement parallélépipédique composé de rangs et de colonnes dans lesquels la proximité du voisin a été définie avec haute précision, tout comme le respect de la hiérarchie et des distances, l'obéissance stricte à un protocole qui ménage les grades et les effets. Parlons-en, justement, car c'est à un certain moment, toujours subit et imprévu, qu'aux mouvements peu ordonnés des pèlerins succède l'ordonnancement d'un défilé (officiel, voit-on) précédé de la parade des porte-drapeaux et rythmé du pas obstiné des souffleurs de trompes. Ceux-ci, qui donnent des airs nés sans doute il y a très longtemps, sur les rivages de la Propontide, ont les joues tendues et le bras haut raidi comme pour diriger le son plus fort et plus près de l'oreille des résidents célestes et ainsi leur rappeler, espèrent-ils, leur condition antérieure d'humain et les sortir, par cette sonnerie cuivrée, de l'assoupissement que favorise immanquablement la contemplation incessante et exclusive du Bon Dieu. Ceux-là, les autres, les porte-drapeaux, offrent parfois, de la surface mouvante de leur fardeau incommode, le décor artificiel d'un rideau de scène ou les motifs répétitifs

des rouleaux de papiers peints pour les chambres à coucher d'enfants : comme, par exemple, des petits lions debout et noirs qui jouent face à face en tirant des grandes langues recourbées ; ou bien des oiseaux férocement bécus, les ailes largement éployées pour tenir droit sur des perchoirs d'où partent de drôles de zigzags… Souvent, fatigués ou pour changer, les porteurs de couleurs placent sur l'épaule la hampe enrubannée et la calent devant eux du contrepoids de leur avant-bras afin de trouver un équilibre confortable.
(Précisons encore que ces drapeaux sont faits de tissus larges, longs et soyeux, qui empêtrent souvent ceux qui les portent : ils entravent la marche, claquent au vent et obéissent à l'air tumultueux jusqu'au premier obstacle qu'ils moulent alors avec l'impudeur et l'application d'un vêtement mouillé).
Tout de suite après, en règle générale, viennent les porteurs d'offrandes, plus dispersés, à première vue, à cause de la diversité de la nature des fardeaux : certains par paires, ce n'est pas rare, reliés par les bras d'un brancard qu'ils portent sur l'épaule et sur lequel brimbale un personnage debout et impassible malgré le risque imminent de chute à chaque pas ; d'autres tendus en arrière par l'enlacement précautionneux et malaisé de la panse des vases consacrés… Viennent ensuite - c'est fréquent - des hommes en armes. Puis, enfin, indéfiniment reconstituée, la foule désordonnée des fidèles et des badauds curieux.

Mais l'heure avance et ce ne sera bientôt plus une lumière pour un peintre. Du côté de là où repose Maria Magdalena, les hautes portes crayeuses de l'hinterland s'éclairent de l'or pâle du soleil couchant tandis qu'à nos pieds la mer s'assombrit, indigo, comme pour favoriser le contraste et flatter l'œil une dernière fois.
Pour cette année, la fête est passée et les hommes maintenant désunis s'éloignent dans toutes les directions. Encore quelques paroles attrapées au vol :
- *Avez-vous des nouvelles de Lazare ? On dit qu'ils l'ont décapité l'autre jour…*

2017

Le sommeil léger et la mémoire longue*

En 599, à la question de l'évêque de Marseille Séréno qui s'interroge, en ces débuts du rite chrétien, sur la bienséance d'orner d'images les murs des églises, le Pape Grégoire Ier, saint Grégoire le Grand, répond que la représentation picturale doit être favorisée car elle permet aux analphabètes de "lire" ce qu'ils ne sont pas capables de déchiffrer dans les manuscrits. Tout est dit ainsi de la mission primordiale assignée à l'artiste faiseur d'images : loin de l'esthétique mouvante et périssable, faire sens demeure la condition et la finalité du langage de l'artiste ; son but est la narration. Au delà de cette fonction ecclésiastique, et, sans doute, sans en mesurer l'étendue future, saint Grégoire définit pour des siècles, le rôle du peintre dans les cultures occidentales, jusqu'à l'invention et la vulgarisation de la photographie.

L'Église des temps de la Patristique est propice à la représentation : d'une part, elle intéresse les artistes comme l'intéressent toutes les réunions humaines où l'Histoire et la pensée prennent forme ; d'autre part, l'époque qu'elle occupe favorise l'imagination. La fin de l'Antiquité classique est encore toute baignée d'une imagerie stéréotypée et très évocatrice : cortèges mystiques et assemblées de rhéteurs, triomphes et mystères. C'est à cette Antiquité que nous devons un catalogue d'attitudes immédiatement comprises du spectateur, un inventaire d'attributs qui permet le décryptage du discours et sa juste interprétation. Cet ensemble de conventions établit le code selon lequel la fonction se reconnaît à ses signes, aux attitudes et aux attributs dont l'artiste pare ses personnages. Ici, l'habit fait le moine… et le peintre et la narration y trouvent leur compte.
L'artiste devient ainsi le grand évocateur, celui qui représente le vivant, celui qui fixe des images inconnues ou perdues, celui qui matérialise les souvenirs de l'action et les concepts nés du langage. Il est le filtre par lequel passe l'imaginaire verbal d'une culture, avant de devenir lui-même, plus tard, élément déterminant de cette culture.
Le choix de l'image fut de tous temps la préoccupation fondamentale, énoncée ou pas, des peintres : ils doivent trouver dans l'image les moyens d'évoquer le parfum de l'histoire et la saveur de la pensée, les faire ressurgir à la surface d'une culture collective au sein de laquelle

elles sont enfouies et dont il faut provoquer l'épanouissance en les convoquant.
Toute société génère une culture, c'est-à-dire une mémoire : un faisceau de jalons, de points de repère, un alphabet commun, complexe et tortueux capable de favoriser l'érudition et qui permet pareillement au moins savant de comprendre et de se faire comprendre. C'est l'espace de cette mémoire commune que l'artiste investira pour le restituer au plus grand nombre, en y apportant une géographie personnelle, peut-être inédite. Une géographie qui va devenir la référence jusqu'à ce qu'un autre voyageur en dessine autrement les contours. C'est tout là le sujet de l'Histoire de l'art. Chaque époque impose une prononciation différente de la même langue. Le sens profond, celui qui permet de s'entendre, demeure identique ; seule la rhétorique change, ballottée par les modes du discours, le talent de l'orateur et les facultés de compréhension de l'auditoire à ce moment.
L'art contemporain introduit une donnée nouvelle au niveau du discours pictural, mais déjà bien connue de l'écrit : le caractère allusif. C'est par ce chemin, par le jeu subtil de l'allusion que vont renaître des situations, des goûts, des impressions déjà expérimentées et si présentes inconsciemment qu'elles s'éveilleront au moindre bruit d'une tonalité choisie. Véritable "objet" de la peinture, la culture a le sommeil léger et la mémoire longue.
À la charge de l'artiste de déceler les gestes initiateurs d'allusion ; ceux par qui le discours trouvera un auditeur usant de la même langue et familier de la subtilité des idiomes locaux. À sa charge encore, l'art de tisser le fil léger de l'allusion qui relie les rives du réel à celles du perçu, rendant les premières habitables et hospitalières les secondes.
Pour permettre la connivence, l'émotion intime avec le spectateur, le peintre, l'artiste plus largement devra transformer le concret en perceptible : l'allusion le mènera à l'illusion, l'illusion de la réalité, respectueuse du sujet et révélatrice de son importance. Un tel usage de l'illusion – ici le but n'est pas la tromperie, loin s'en faut – nous ramène aux recommandations de saint Grégoire. Il s'agit encore de lecture et de lire … Comme Jacques de Voragine, donne à lire sa *Légende dorée* (pour preuve l'étymologie latine du mot légende, chose à lire).
Ainsi pratiquée l'illusion est un hommage à la réalité ; le merveilleux sert le vérifiable, l'anecdote mène au principal comme la parabole instruit.
Catholique signifie universel. À ce caractère, on peut rattacher le but du peintre, c'est-à-dire la recherche d'un langage universel : s'il emploie les bons moyens, il parviendra, dans son temps, à atteindre cette qualité. Quelle que soit la nature de la société et de la culture auxquelles il s'adresse, l'artiste ne peut que tendre à l'universalité de sa parole s'il

veut demeurer conforme à ce qui lui a été assigné et réussir la transmission qui justifie maintenant son geste.
L'universel n'implique pas nécessairement la profusion mais bien plutôt l'exacte et difficultueuse reconnaissance de l'essentiel. Ce recadrage de la définition impose à l'artiste une attention plus grande. D'autant que ses moyens - parlant du peintre – sont évidemment plus limités que l'usage de la langue et possèdent moins de cette précision du mot qui aide à la juste et réciproque compréhension. À son avantage, en revanche, l'emploi de l'image dont l'impact visuel compense le défaut des nuances raffinées de la langue et les compétences requises pour la lecture.
À son avantage encore l'absolue liberté dont il s'enorgueillit : il a le pouvoir de choisir son sujet et de l'interpréter à son gré… Mais, cette liberté se révèle bientôt n'être qu'un effet de manche, poseur, un préliminaire rassurant et indispensable à l'artiste ; il sait parfaitement combien son œuvre va obéir à cette multitude d'influences qu'il ne peut ignorer et qui constitue l'essence même, fondatrice, de sa particularité.
Le reste, c'est-à-dire la capacité de persuasion, est difficilement analysable. Soyons simplement assurés, comme Léon Bloy l'écrivait, que *si nous étions véritablement croyants, nous serions contagieux...* ! Soyons donc véritablement artistes pour être artistiquement contagieux.
Et, à propos de contagion, ne parle-t-on pas du virus de la lecture ?

Juin 1999

* Synopsis de la conférence prononcée le 14 juin 1999, en la Crypte de l'Abbaye Saint Victor à Marseille

Figures imposées : exercices de mémoire

Ça tombe bien ! Intimement, j'ai toujours pensé que le peintre devait utiliser son pinceau comme le poète sa plume, c'est-à-dire donner à rêver, à réfléchir peut-être, et, assurément, à faire resurgir des goûts et des senteurs oubliés.

Aujourd'hui, dans un temps où il est sans doute plus que jamais nécessaire de bien préciser le sens des images, le peintre devrait s'attacher à sa fonction originelle : faire lire. Ceci exigerait qu'il délaisse un peu son rôle de poseur de jolies couleurs, au profit de celui de dénicheur de racines. *Éveilleur de mémoire et Dénicheur de racines*, un beau métier, ne trouvez-vous pas ?

2008

Huile

Servitude et grandeur

Le découragement qui vous submerge lorsque vous vient l'idée d'ouvrir un manuel de peinture à l'huile est indicible. Il y a peu d'apprentissages qui vous incitent avec une telle persuasion à repousser loin, très loin, la pratique de leurs techniques.
Chaque auteur, ils sont légions, de toutes langues, de tous styles, de toutes époques, édicte avec certitude tant de règles, brandit tant de menaces de catastrophes à qui s'aviserait de ne pas suivre la loi à la lettre, au iota près, qu'à la fin il vous fait naître un sentiment de crainte vite transformé en culpabilité, puis en dégoût.
Ainsi, pour peindre avec de la peinture à l'huile, il faut une forte dose de volonté, d'entêtement et, *in fine*, imiter Ulysse qui n'écoutait personne, c'est bien connu… Ensuite, trois ou quatre rudiments élémentaires, surement plus proches de la raison que de la fine connaissance en matière de chimie, s'imposeront vite, d'eux-mêmes, à celui qui n'a eu que faire des vieilles sirènes et de leur chant redoutable.
Bref, c'est au dernier moment*, l'ultimo momento*, quand on estime n'avoir plus rien à dire et que toute addition pourrait nuire, que survient enfin le plaisir, la récompense : *Ouf ! Terminé…*
Et chaque fois encore la même histoire, avec infinitude.

16 juin 2021

Eau

Les périls de la liberté

C’est assurément en songeant aux contraintes imposées par la peinture à l’huile que l’aquarelliste éprouve un incomparable sentiment de liberté.
Ici et maintenant, et foin de l’impérieux respect des temps de séchage (différents selon les couleurs, pour tout arranger…), du nettoyage forcené et obligatoire des instruments à la fin de la séance et de tant d’autres joyeusetés salissantes et odorantes ; ici et maintenant disais-je, de l’eau pure et des gentilles petites couleurs qui ne demandent qu’à s’étaler paresseusement conduites par les soies tendres d’un pinceau aux yeux souvent bridés par un sourire charmant.
- *C’est trop beau pour être vrai et trop facile pour valoir quelque chose…*
C’est à cet instant de lucidité que le fildefériste s’aperçoit qu’on a oublié de tendre un filet en dessous… Comprenez bien qu’en cette situation, la moindre hésitation du pas, l’erreur d’équilibre la plus infime peut avoir des conséquences au delà même de ce que l’on imagine ! Car c’est un temps très aventureux que celui d’une aquarelle…

17 juin 2021

Sculpture

La sensualité s'impatiente !

Il faut tout de suite mettre les choses au point : parmi les techniques de sculpture, en haut, tout en haut, il y a la "*taille directe*", la fameuse confrontation héroïque et brutale de l'artiste avec la pierre, d'où sont nés tant de chefs-d'œuvre formidables.
Bien en dessous, il y a le modelage, c'est-à-dire la prolongation de l'activité *pâte à modeler* de notre enfance. Rappelons-nous qu'il s'agissait, à partir d'une matière malléable, de figurer des petits bonshommes ou toute autre approximation. Le travail de la terre glaise (mon travail) procède de la même recette : enlever et ajouter de la matière jusqu'à la satisfaction de soi. C'est d'un toucher extraordinairement sensuel, l'argile ! Ce qui est très excitant, c'est de s'imaginer sa terre durcie à jamais par l'ardeur du four, ou en bronze, après que le fondeur ait agi.
Vous avez bien compris qu'un coup de ciseau sur le marbre enlève définitivement de la matière. C'est irrémédiable, et si le coup est malhabile… Pour moi, c'est cela la sculpture. Et, comme beaucoup d'autres, je ne suis que modeleur, ou un peu mieux mais on n'a pas encore trouvé le nom…

18 juin 2021

Chapelles

C’est ailleurs…

Au crépuscule calendaire de ma (belle) vie, si on me demandait un témoignage de quelque intérêt sur ma pratique artistique, c’est de mon ouvrage pour les murs des chapelles dont je parlerais à coup sûr. Non pas assurément de l’œuvre, qui a peut-être des qualités – ce n’est pas à moi à en juger -, mais du sentiment dans lequel vous met ce genre de mission. Car, enfin, c’est bien de cela dont il s’agit : on vous confie une mission, et c’est grave et important, une mission ; et la mission une fois acceptée, il ne faut surtout pas échouer, ne serait-ce que par amour-propre, et pour l’idée qu’on se fait de soi…ça compte tout cela ! Oui, une mission, c’est le mot juste, on ne saurait dire mieux, je crois.
- *Je crois… Credo…* Comme elle est fragile et difficultueuse la sincérité de cette affirmation, pour convaincre Là-Haut.
Les artistes, eux, usent de subterfuges : les pinceaux et la couleur ; la marche des cortèges et le vent dans les étoffes ; les joues tendues des anges musiciens et l’air, l’air nimbé et mouvant qui aide à l’ascension des bienheureux. Diable ! que tout cela est beau…
Et à la beauté du diable, vous y croyez, vous ?

20 juin 2021